



LE MOUSQUETAIRE

Littéraire, Politique, Mondain, Théâtral, Financier, Colombophile et de Sport

Pour faire un brave Mousquetaire
il faut avoir l'esprit joyeux,
Bon cœur et mauvais caractère.

ABONNEMENTS	Un an.	6 mois.	3 mois.
LYON ET DÉPARTEMENTS LIMITROPHES.....	10 fr.	5 fr.	3 fr.
AUTRES DÉPARTEMENTS.....	12	6	3.50
ÉTRANGER (Union postale).....	20	12	6

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Lyon — place des Célestins, 4, 1^{er} ét.
Vente en gros chez M. ÉVRARD, rue des Archers, 17
Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Les Annonces et Réclames sont reçues à l'Agence FOURNIER

A LYON, rue Comfart, 14. A ST-ETIENNE, 6, rue St-Catherine.
A GRENOBLE, passage Teissière. PARIS, Agence Havas, 8, pl. de la Bourse

LA VIE AMOUREUSE

LA PUDEUR ET LE VÊTEMENT

Je crois qu'avant peu de temps, — quelques mois ou quelques siècles, différence médiocre, — il se produira un changement radical dans l'habillement des femmes et des hommes. La parure nous réserve cette surprise prochaine de cacher ce qu'elle laisse voir, de laisser voir ce qu'elle cachait. Pour ne parler ici que des atours féminins auxquels surtout m'intéresse la spécialité de l'instinct viril, il me paraît évident que des transpositions vont se produire dans le prolongement et le raccourcissement des étoffes; et le moment a cessé d'être lointain où les plus pures vierges, les plus chastes épouses, dérobaient sous de décentes épaisseurs leur visage naguère offert à tous les yeux, étalant sans aucune gêne les plus mystérieux charmes, dont la révélation, précédemment, n'était obtenue que grâce à l'hymen ou grâce à l'adultère, ces deux moyens extrêmes.

Oui, j'en suis persuadé, les femmes dénuderont couramment l'aisance de l'habitude, leurs jambes, leurs cuisses, leur ventre où s'épanouit comme une fleur-camée le calice du nombril, elles n'emprisonneront plus la pointe rose de leurs seins; ce sera un usage communément admis, pour les promenades au Bois, d'asseoir sur le satin broché des victorias la neige des plus excessives callipygies, agrémentées sans doute de quelque maquillage et se nuageant, de peur des haves, d'un tulle de voilette; mais, en revanche, les faces hermétiquement dissimulées, ignoreront l'insulte de l'air et des regards; et les salons les moins prudes se feront un devoir de ne pas admettre à leurs cotillons les personnes convaincues d'avoir laissé admirer à d'indiscrets amis la rougeur de leurs lèvres ou la fossette de leur sourire.

Des esprits superficiels vont peut-être supposer que cette évolution du costume féminin aura pour motif certaines variations climatiques, facilement imaginables en un temps où les lois naturelles se détraquent comme tout le reste. Telle n'est pas ma pensée. Les races sauvages se vêtent ou se dévêtent selon la diversité des températures, et la toilette, chez elles, obéit à la froideur polaire ou à la torridité du Midi: les Groënlandaises s'enveloppent de peaux de rennes, jusqu'aux oreilles, parce que le vent glacial les creille; les Hotientotes, parce que le soleil les brûle, en arrivent à repousser l'opportunité du pagne. Mais, dans l'état de civilisation, où l'artifice humain déjoue les rigueurs saisonnières, pourrait même triompher des plus violents cataclysmes, le froid et le chaud n'ont, sur l'habillement, qu'une très médiocre influence: nos femmes ne songent guère à se couvrir ou à se découvrir; elles se voilent ou se dévoilent, montrent de leur corps tantôt plus, tantôt moins, tantôt ceci, tantôt cela, non point par concession aux changements atmosphériques, qui ne sauraient les atteindre, mais, par obéissance aux lois raffinées de la mode, variables elles-mêmes, selon les transformations que subissent les

idées de modestie et d'immodestie; de sorte que le déplacement du costume aura sa cause dans un déplacement de la pudeur.

Or, qui se refuserait aujourd'hui à reconnaître que la pudeur — j'entends la vôtre, irréprochables lectrices! — est sur le point de changer d'objet, de devenir, en conséquence, très différente de ce qu'elle fut naguère, de ce qu'elle feint d'être encore, par attache à d'antiques coutumes?

A voir les choses d'une façon un peu générale, elle a pour but de dérober le plus possible à notre convoitise les trésors capables d'éveiller la pensée des délices suprêmes; elle s'ingénie pour le faire désirer davantage à dissimuler le mystère de la femme: elle met du mystère sur les choses intimes de l'amour, les écarte, les nie; elle est comme la fuite, sous un masque. Pourquoi l'hiver dernier, le corsage des robes n'osait-il pas, même après les valse les plus abandonnées, bailler au point de laisser voir, entière, la double rondeur des gorges liliées? parce que nos désirs se seraient nichés dans l'intervalle adorable des seins.

Pourquoi la maline du jupon se lève-t-elle plus haut à peine que la cheville, quand les mondaines mettent au marchepied des voitures la pointe de la bottine? parce que beaucoup d'hommes encore s'affolent d'une jambe dans le bas rose et noir, quadrillé. Mais, — ô déplorable fin des dépravations modernes! — voici que l'heure approche où les beautés dont s'alluma notre appétence cessera de nous ravir et de nous troubler; devenus, à force de criminels raffinements et de complications scélérates, les chercheurs jamais assouvis de l'au-delà du baiser, nous ne voudrions plus, nous ne saurions plus trouver notre joie dans ce qui en fut si longtemps la cause la plus naturelle. Notre amour ou notre luxure s'acharnera d'abord à l'excès, puis, par des transpositions que conseille la lassitude des vœux extases et des abus eux-mêmes, la tentation de l'in vraisemblable, fut-il, en apparence, plus honnête, nous hantera seule, victorieusement; pleins de la rancœur du plus, nous en viendrons. — réaction fatale de nos sens surmenés, — à être assoiffés du moins, pourvu qu'il soit anormal, pas à sa place; notre débauche se subtilisera jusqu'à l'innocence; après tant d'impudences, nous nous plairons dans l'infamie d'être chastes, exprès; nous connaîtrons la corruption abominable de l'ingénuité volontaire; et ce sera quelque chose comme un marquis de Sade qui se serait appris à rougir rien qu'à voir une petite fille mouiller dans le ruisseau le bout de son pied menu! Vainement, par des audaces extrêmes, nous amies coupables que nos retenues, nos amies étonnées essaieront de nous convier aux plaisirs d'autrefois; vainement la transparence des peignoirs sur la chaise-longue, ou le décolletage effréné des corsages qui ne tiennent à rien, ou la nudité nocturne dans le désordre des draps, s'efforcera de raviver les anciens convoitises; nous considérerons avec une indifférence presque parfaite, nous baisserons par condescendance, d'un air ennuyé qui va baigner, ce qui jadis nous eût mis toutes

les flammes dans les yeux, toutes les flammes aux lèvres; pour un adorable corps émergeant d'une robe qui glisse, nous ne serons pas plus émus que nous ne l'étions pour une main qui sortait d'un gant. Au contraire, nous frémirons de la tête aux pieds et le sang gonflera les veines de nos tempes, s'il nous arrive d'entrevoir une ligne de chair sous la soie étroite d'une manche très longue! et bientôt, les femmes à leur tour, comprenant le sens dessus dessous de notre sensualité, n'attacheront aucune importance à des charmes à jamais dédaignés; elle n'auront pas souci de leur donner la plus-value du mystère; leur pudeur se transposera, comme notre désir! Puisque ce ne sera pas une faveur de les laisser voir, elles montreront à tout le monde, dans les salons, dans les théâtres, dans les rues, leurs jambes, leurs flancs, leurs reins; s'accrochant d'une décence nouvelle, propre à exaspérer notre nouvelle concupiscence, elles nous cacheront, nous laisseront à peine deviner leurs fronts, leurs yeux, leurs timides lèvres; et ce ne sera point sans un long stage d'amour, sans des prières et des larmes, sans des serments de fidélité éternelle, que nous obtiendrons d'apercevoir enfin, à travers leur rougeur détournée, l'ongle rose d'un petit doigt tremblant.

Catulle Mendès.

LA FILLETTE

A. ANDRÉ.
Elle a dix ans: c'est l'âge honnête
Où, faisant fi des vains bijoux,
La fillette n'a dans la tête
Que le luxe pour ses joues.

Pourtant, celle-ci c'est la guesse
Qui dit: — Quand mon corps sera grand
Ma peau ne sera pas rugueuse
Sous mon costume transparent.

Je poserais bien et caline,
Sur des boudoirs de bas baisers,
Tandis que, sous la mousseline,
L'on verrait mes seins oppressés!

Je boirai dans d'élegants verres
Et je mangerai peu de pain,
Fixant mes yeux, les plus sévères
Sur le plus modeste lapin.

Et quand elle va dans la rue
Elle regarde sous le nez
Avec des yeux brillants de grue,
Tous les jeunes gens étouffés!

Mon pauvre Gill! point ne radote,
Lorsque tu dis dans ta chanson:
« C'est déjà fait comme ça »
« Et c'est déjà fait comme ça »
Auguste.

M^{ME} HERMET

Les fous m'attirent. Ces gens-là vivent dans un pays mystérieux de songes bizarres, dans ce nuage impénétrable de la démence où tout ce qu'ils ont vu sur la terre, tout ce qu'ils ont aimé, tout ce qu'ils ont fait, recommence pour eux dans une existence imaginée en dehors de toutes les lois qui gouvernent les choses et régissent la pensée humaine.

Pour eux l'impossible n'existe plus, l'in vraisemblable disparaît, le féérique devient constant et le surnaturel familier. Cette vieille muraille, la logique, cette vieille rampe des idées, le bon sens, se brisent, s'abattent, s'éroulent devant leur imagination lâchée en liberté, échappée dans le pays illimité de la fantaisie, et qui va par bonds fabuleux sans que rien

l'arrête. Pour eux tout arrive et tout peut arriver. Ils ne font point d'efforts pour vaincre les événements, dompter les résistances, renverser les obstacles. Il suffit d'un caprice de leur volonté illusoire pour qu'ils soient princes, empereurs ou dieux, pour qu'ils possèdent toutes les richesses du monde, toutes les choses savoureuses de la vie, pour qu'ils jouissent de tous les plaisirs, pour qu'ils soient toujours forts, toujours beaux, toujours jeunes, toujours chers! eux seuls peuvent être heureux sur la terre, car pour eux la réalité n'existe plus. J'aime à me pencher sur leur esprit vagabond, comme on se penche sur un gouffre où bouillonne, tout au fond, un torrent inconnu, qui vient ou ne vient d'où, et qui va où on ne sait d'où.

Mais à rien ne sert de se pencher sur ces crevasses, car jamais on ne pourra savoir d'où vient cette eau, où va cette eau. Après tout ce n'est que de l'eau, pareille à celle qui coule au grand jour, et la voir ne nous apprendrait pas grand chose.

A rien ne sert non plus de se pencher sur les fous, car leurs idées les plus bizarres ne sont, en somme, que des idées déjà connues, étranges seulement parce qu'elles ne sont plus enchaînées par la Raison. Leur source capricieuse nous confond de surprise, parce qu'on ne la voit pas jaillir. Il a suffi sans doute d'une petite pierre tombée dans son cours, pour produire ces bouillonnements.

Pourtant les fous m'attirent toujours, et toujours je reviens vers eux, appelé malgré moi par ce mystère banal de la démence.

Or, un jour, comme je visitais un de leurs asiles, le médecin qui me conduisait me dit:

— Tenez, je vais vous montrer un cas intéressant.

Et il ouvrit une cellule où une femme âgée d'environ quarante ans, encore belle, assise dans un grand fauteuil, regardait avec obstination son visage dans une petite glace à main.

Dès qu'elle nous aperçut, elle se dressa, courut au fond de l'appartement chercher un voile jeté sur une chaise, s'enveloppa la figure avec grand soin, puis revint en répondant d'un signe de tête à nos saluts.

— Eh bien, dit le docteur, comment allez-vous ce matin?

— Elle poussa un profond soupir.

— Oh! mal, très mal, monsieur, les marques augmentent tous les jours.

Il répondit avec un air convaincu:

— Mais non, mais non, je vous assure que vous vous trompez.

Elle se rapprocha de lui pour murmurer:

Non! J'en suis certaine. J'ai compté dix trous de plus ce matin, trois sur la joue droite, quatre sur la joue gauche et trois aussi sur le front. C'est affreux, affreux! Je n'oserai plus me laisser voir à personne, pas même à mon fils, non pas même à lui! Je suis perdue, je suis défigurée pour toujours.

Elle rebomba sur son fauteuil et se mit à sangloter.

Le médecin prit une chaise, s'assit près d'elle, et d'une voix douce, consolante:

— Voyons, montrez-moi ça, je vous assure que ce n'est rien. Avec une petite cautérisation je ferai tout disparaître.

Elle répondit: « Non » de la tête, sans une parole. Il voulut toucher son voile; mais elle le saisit à deux mains si fort que ses doigts entrèrent dedans.

Il se remit à l'exhorter et à la rassurer.

— Voyons, vous savez bien que je vous les enlève toutes les fois, ces vilains trous, et qu'on ne les aperçoit plus du tout quand je les ai soignés. Si vous ne les montrez pas, je ne pourrai point vous guérir.

Elle murmura: « A vous encore, je veux bien, mais je ne connais pas ce monsieur qui vous accompagne. »

— C'est aussi un médecin qui vous soignera encore bien mieux que moi.

Alors elle se laissa découvrir la figure, mais sa peur, son émotion, sa honte d'être vue la rendait rouge jusqu'à la chair du cou qui s'enfonçait dans sa robe. Elle baissait les yeux, tournant son visage, tantôt à droite, tantôt à gauche, pour éviter nos regards, et balbutiait:

— Oh! je souffre affreusement de me laisser voir ainsi! C'est horrible, n'est-ce pas? C'est horrible!

Je la contemplais, fort surpris, car elle n'avait rien sur la face, pas une marque, pas une tache, pas un signe ni une cicatrice.

Elle se tourna vers moi, les yeux toujours baissés et me dit:

— C'est en soignant mon fils que j'ai gagné cette épouvantable maladie, monsieur. Je l'ai sauvé, mais je suis défigurée. Je lui ai donné ma beauté, à mon pauvre enfant. Enfin, j'ai fait mon devoir, ma conscience est tranquille. Si je souffre, il n'y a que Dieu qui le sait.

Le docteur avait tiré de sa poche un mince pinceau d'aquarelliste.

— Laissez faire, dit-il, je vais vous arranger tout cela.

Elle tendit sa joue droite, et il commença à la toucher par coups légers. Elle se mit à pleurer, et il fit tantôt sur sa joue gauche, puis sur la main, puis sur le front; puis il s'écia:

— Regardez, il n'y a plus rien, plus rien!

Elle prit la glace, se contempla longtemps avec une attention profonde, une attention aigüe, avec un effort violent de tout son esprit, pour découvrir quelque chose, puis elle soupira.

— Non. Ça ne se voit plus beaucoup. Je vous remercie infiniment.

Le médecin s'était levé. Il la salua, me fit sortir puis me suivit; et, dès que la porte fut refermée:

— Voici l'histoire atroce de cette malheureuse, dit-il.

Elle s'appelle madame Hermet.

Elle fut très belle, très coquette, très aimée, et très heureuse de vivre.

C'était une de ces femmes qui n'ont au monde que leur beauté et leur désir de plaire pour les soutenir, les gouverner ou les consoler dans l'existence. Le souci constant de sa fraîcheur, les soins de son visage, de ses mains, de ses dents, de toutes les parcelles de son corps qu'elle pouvait montrer prenaient toutes ses heures et toute son attention.

Elle devint veuve, avec un fils. L'enfant fut élevé comme le sont tous les enfants des femmes du monde très admirées. Elle l'aima pour tout.

Il grandit; et elle vieillit. Vit-elle venir la crise fatale, je n'en suis sûr. A-t-elle, comme tant d'autres, regardé chaque matin pendant des heures et des heures la peau si fine, si transparente et si claire, qui maintenant se plisse un peu sous les yeux, se fripe de mille traits encore imperceptibles, mais qui se creuseront davantage, jour par jour, mois par mois? A-t-elle vu s'agrandir aussi, sans cesse d'une façon lente et sûre les longues rides du front, ces minces serpents que rien n'arrête? A-t-elle subi la torture, l'abominable torture du miroir, du petit miroir à poignée d'argent, qu'on ne peut se décider à poser sur la table, puis qu'on rejette avec rage, et qu'on reprend aussitôt, pour revoir de tout près, de plus près, l'odieux et tranquille ravage de la vieillesse qui s'approche? S'est-elle enfermée dix fois, vingt fois en un jour, quitta, sans raison, le salon où causent des amis, pour remonter dans sa chambre, et sous la protection des

LES ATELIERS

DE LA PHOTOGRAPHIE CHARDONNET

SONT SITUÉS
6, place Bellecour, 6
AU REZ DE CHAUSSEE

La Photographie CHARDONNET est aujourd'hui la meilleure et la plus fréquentée de notre ville.

verrous et des serrures regarder encore le travail de destruction de la chair mûre qui se fane, pour constater avec désespoir le progrès léger du mal que personne encore ne sentait, voir, mais qu'elle connaît bien, elle. Elle sait où sont ses attaques les plus graves, les plus profondes morsures de l'âge. Et le miroir, le petit miroir, tout rond, dans son cadre d'argent ciselé, lui dit d'abominables choses, car il parle, il semble rire, il raille et lui annonce tout ce qui va venir, toutes les misères de son corps, et l'atroce supplice de sa pensée jusqu'au jour de sa mort, qui sera celui de sa délivrance.

A-t-elle pleuré, éperdue, à genoux le front par terre, et prié, prié, prié. Celui qui tue ainsi les âmes, et ne leur donne la jeunesse que pour leur rendre plus dure la vieillesse, et ne leur prête la beauté que pour la reprendre aussitôt, l'a-t-elle prié, supplié de faire pour elle ce que jamais il n'a fait pour personne, de lui laisser jusqu'à son dernier jour, le charme, la fraîcheur et la grâce? Puis, comprenant qu'elle implorait vain l'inflexible Inconnu qui pousse les ans, l'un après l'autre, s'est-elle heurtée son front aux meubles en reléchant dans sa gorge des cris affreux de désespoir?

Sans doute elle a subi ces tortures. Car voici ce qui arriva:

Un jour (elle avait alors trente-cinq ans), son fils, âgé de quinze, tomba malade.

Il prit le lit sans qu'on pût encore déterminer d'où provenait sa souffrance et quelle en était la nature. Un abbé, son percepteur, veillait près de lui et ne le quittait guère, tandis que madame Hermet, matin et soir, venait prendre de ses nouvelles.

Elle entra, le matin, en poignoir de nuit, souriante, toute parfumée déjà, et demandait, dès la porte:

— Eh bien, Georget, allons-nous mieux?

Le grand enfant, rouge, la figure gonflée, et rongée par la fièvre, répondait:

— Oui, petite mère, un peu mieux.

Elle demandait quelques instants dans la chambre, regardait les boutelles de drogues en faisant « pouah » du bout des lèvres, puis soudain s'écriait: « Ah! j'oubliais une chose très urgente; et elle se sauvait en courant et laissant derrière elle de fines odeurs de toilette.

Le soir, elle apparaissait en robe décolletée, plus pressée encore, car elle était toujours en retard; et elle avait tout juste le temps de demander:

— Eh bien, qu'a dit le médecin?

L'abbé répondait: « Il n'est pas encore fixé, madame. »

Or, un soir, l'abbé répondit: « Madame, votre fils est atteint de la petite vérole. »

Elle poussa un grand cri de peur, et se sauva.

Quand sa femme de chambre entra chez elle le lendemain, elle sentit d'abord dans la pièce une forte odeur de sucre brûlé, et elle trouva sa maîtresse, les yeux ouverts, le visage pâle par l'insomnie et grelottant d'angoisse dans son lit.

Mme Hermet demanda, dès que ses contrevents furent ouverts:

— Comment va Georges?

— Oh! pas bien du tout aujourd'hui, madame.

Elle se leva qu'à midi, mangea deux œufs avec une tasse de thé,

comme si elle-même eût été malade, puis elle sortit et s'informa chez un pharmacien des méthodes préservatrices contre la contagion de la petite vérole.

Elle ne rentra qu'à l'heure du dîner, chargée de fioles, et s'enferma aussitôt dans sa chambre, où elle s'imprégna de désinfectants.

L'abbé l'attendait dans la salle à manger. Dès qu'elle l'aperçut, elle s'écria, d'une voix pleine d'émotion :

— Eh bien ?
Oh ! pas mieux. Le docteur est fort inquiet.

Elle se mit à pleurer, et ne put rien manger tant elle se sentait tourmentée.

Le lendemain, dès l'aurore, elle fit prendre des nouvelles qui ne furent pas meilleures, et elle passa tout le jour dans sa chambre où fumaient de petits brasiers en répandant de fortes odeurs.

Sa domestique, en outre, affirma qu'on l'entendait gémir pendant toute la soirée.

Une semaine entière passa ainsi sans qu'elle fit autre chose que sortir une heure ou deux pour prendre l'air, vers le milieu de l'après-midi. Elle demandait maintenant des nouvelles toutes les heures, et sanglotait quand elles étaient plus mauvaises.

Le onzième jour au matin, l'abbé s'étant fait annoncer, entra chez elle ; le visage grave et pâle et il dit, sans prendre le siège qu'elle lui offrait :

Madame, votre fils est fort mal et il désire vous voir.

Elle se jeta sur les genoux en s'écriant :

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Je n'oserai jamais ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! secourez-moi !

Le prêtre reprit : « Le médecin garde peu d'espoir, madame, et Georges vous attend ! »

Puis il sortit.

Deux heures plus tard, comme le jeune homme, se sentant mourir, demandait sa mère de nouveau, l'abbé rentra chez elle et la trouva toujours à genoux, pleurant toujours et répétant :

— « Je ne peux pas... je ne peux pas... J'ai trop peur... je ne peux pas... »

Il essaya de la décider, de la fortifier, de l'entraîner. Il ne parvint qu'à lui donner une crise de nerfs qui dura longtemps et la fit hurler.

Le médecin étant revenu vers le soir, fut informé de cette lâcheté, et déclara qu'il l'amènerait, lui, de gré ou de force.

Mais après avoir essayé de tous les arguments, comme il le soulevait par la taille pour l'emporter près de son fils, elle saisit la porte et s'y cramponna avec tant de force qu'on ne put l'en arracher.

Puis lorsqu'on l'eut lâchée, elle se prosterna aux pieds du médecin, en demandant pardon, en s'accusant d'être une misérable. Et elle criait : « Oh ! il ne va pas mourir, dites-moi qu'il ne va pas mourir, je vous en prie, dites-moi que je l'aime, que je l'adore... »

Le jeune homme agonisait. Se voyant à ses derniers moments, il suppliait qu'on décidât sa mère à lui dire adieu.

Avec cette espèce de pressentiment qu'ont parfois les moribonds, il avait

tout compris, tout deviné et il disait :

« Si elle n'ose pas entrer, priez-la seulement de venir par le balcon jusqu'à ma fenêtre pour que je la voie, au moins, pour que je lui dise adieu d'un regard puisque je ne puis pas l'embrasser. »

Le médecin et l'abbé retournèrent encore vers cette femme.

« Vous ne risquez rien, affirmaient-ils, puisqu'il y aura une vitre entre vous et lui. »

Elle consentit, se couvrit la tête, prit un flacon de sels, fit trois pas sur le balcon, puis soudain, cachant sa figure dans ses mains, elle gémit : « Non... non... je n'oserai jamais le voir... jamais... j'ai trop de honte... j'ai trop peur... non... je ne peux pas. »

On voulut la trainer, mais elle tenait à pleines mains les barreaux et poussait de telles plaintes que les passants, dans la rue, levaient la tête.

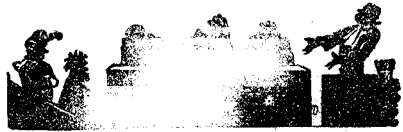
Et le mourant attendait, les yeux tournés vers cette fenêtre, il attendait, pour mourir, qu'il eût vu une dernière fois la figure douce et bien aimée, le visage sacré de sa mère.

Il attendit longtemps et la nuit vint. Alors, il se retourna vers le mur et ne prononça plus une parole. Quand le jour parut, il était mort.

Le lendemain, elle était folle.

Guy de Maupassant.

ECHOS ET NOUVELLES de la Vie amusante



L'affaire Palmirini

C'est mercredi, 3 août, que M. Palmirini comparait devant le tribunal correctionnel de Lyon.

Dix chefs de prévention sont relevés contre l'ex-avocat ; il s'agit exclusivement d'abus de confiance et d'escroqueries, délits prévus et punis par les articles 405, 406 et 408 du code pénal.

Vingt témoins ont été cités à la requête du Procureur de la République.

M. Palmirini sera défendu par M. Gourju, avocat près la cour d'appel de Lyon. Le tribunal sera présidé par M. Puget, et le siège du ministère public sera très probablement occupé par M. Tournade, un des nouveaux substitués.

Que la plupart de nos lectrices qui se proposaient de suivre les débats de cette affaire, ne se dérangent pas. Il n'y a pas question de la fameuse baignoire d'argent qui a valu à une dame d'ici-bas la dénomination de : la Dame à la baignoire d'argent.



Pranzini

Un grand nombre de nos lectrices nous ont demandé des nouvelles de Pranzini ; Claudia Rachel notamment s'intéresse beaucoup au sort de l'illustre assassin. Claudia Rachel croit avoir connu Pranzini. La chose ne nous étonnerait pas le moins du monde, Pranzini ayant l'habitude de s'adresser, non pas aux jolies femmes, mais aux femmes cossues, c'est à dire argentées.

Claudia Rachel aurait donc parfaitement pu coucher avec Pranzini.

Je ne vois même pas de mal à cette

chose-là, dès l'instant que Claudia Rachel porte encore sa tête sur ses deux épaules.

Néanmoins, charmantes belles qui vous intéressez à ce monsieur-là : Sachez que Pranzini boit et mange bien, et ne paraît guère se faire du mauvais sang en attendant que maître Deibler l'ait mis à blanc.

Il n'a pas le moins du monde essayé de s'assommer contre les murs. C'est une vaste blague que les journaux quotidiens vous ont annoncée dans l'espoir de se rendre intéressants. Pranzini, entre ses repas, fume et lit des romans. Comme il peut recevoir des journaux, nous lui avons envoyé le Mousquetaire. Nous n'avons pas reçu de lui un mot de remerciement ; mais ça viendra.

Nous vous dirons prochainement si Pranzini a fait quelque objection à ce que nous avons dit concernant ce qui s'est passé entre lui et Claudia Rachel.



Depuis l'arrêté de M. le Préfet, il y a eu quelques contraventions de faites dans certaines brasseries lyonnaises, aux Hébrés qui ont commis le crime de s'asseoir à côté d'un client, jusque là les agents entraient par la grande porte pour verbaliser.

Maintenant la tactique est changée. Depuis que ces dames de la sacoche ont fait parfaite connaissance avec les agents des mœurs et autres agents ; ces messieurs s'introduisent dans les allées et pénètrent par les portes de service.

Cette façon de s'introduire dans un établissement, si public qu'il soit, pour dresser un procès-verbal quelconque, ne constitue-t-elle pas un guet-apens ?

C'est cependant ce qui est arrivé dernièrement à la Brasserie de l'Epoque.

S'il s'agissait de mettre la main sur un Pranzini quelconque, nous comprendrions cela.

×

Une demi-mondaine très connue nous parlait dernièrement de nouveaux projets de vente d'une partie du mobilier de madame Nicol, et la demi-mondaine ajoutait en chœur avec ses nombreuses amies : « c'est qu'elle a un besoin d'argent, vous comprenez... »

Ce besoin d'argent, cette prétendue dette nous paraît assez drôle, alors que, tranquillement assise sous les merveilleux ombrages embaumés par les senteurs des lauriers roses qui entourent son coquet hôtel, Madame Nicol préside à une nombreuse équipe d'ouvriers occupés à préparer de nouvelles installations et autres travaux de luxe. Il faut avouer qu'une dette qui vous permet de faire exécuter de telles besognes est fort enviable, c'est ce qui devrait sembler naturelle aux mauvaises langues.

Ah ! la jalousie, mesdames !

×

On remarque beaucoup aux concerts Bellecour une fort jolie blonde qui habite, croyons-nous, une des belles rues des Brotteaux.

Elle porte la toilette avec beaucoup de goût et se promène fort souvent avec M^{me} D., une brune qui possède une belle arcade sourcilière.

La jolie blonde dont je vous parle répond au nom doux et liant de baronne de Lianne. Le titre, m'assure-t-on, est authentique !

Son mariage avec le comte de X... s'est terminé par une séparation. Elle a pris le nom d'une de ses terres, et s'est depuis résolument enrochée dans le bataillon de Cythère.

Nous aurons l'occasion d'en reparler.

La saison des eaux bat son plein ; il y a un monde fou à Aix-les-Bains. Beaucoup de demi-mondaines lyonnaises y vont s'y replumer et s'y faire plumer aussi. Nous avons dit dernièrement qu'Ida Ténor et Mathilde Bellecour y représentaient le dessus du panier de l'horizontalisme lyonnais.

Il paraît que ces dames sont totalement éclaboussées par les horizontales parisiennes qui ont fait étalage de fort belles toilettes et surtout de fort belles formes et de fort beaux visages.

De plus, Ida est rongée par un secret chagrin dont nous ne voulons pas divulguer les causes.

Foi de gentilhomme !

×

La douce Léonie, par la révision du président d'Ozier, dame de Saint-Matrimon, a quitté la rue de l'Hôtel-de-Ville pour venir habiter rue de la Préfecture. Ce qui fait le désespoir de Claudia Rachel.



L'autorité a pris dernièrement des mesures rigoureuses contre une brasserie de notre ville, située entre Bellecour et les Terreaux.

Devinez laquelle ?

L'arrêté du commissaire était parait-il de toute nécessité ; car il s'y passait parfois des scènes qui pouvaient justifier de quelques rigueurs.

La leçon aura servi, espérons-le.

×

De mauvaises langues assurent que Laure la Pianiste vient de faire la paix avec le petit pianiste. Ils recommencent une nouvelle lune de miel.

Mystère et symphonie à quatre mains — j'allais dire à quatre lèvres.

×

Savez-vous ce qu'on dit de Lucie et de la minuscule Camille, toutes deux des Concerts ?

Il paraîtrait qu'elles lisent ensemble *Mademoiselle Giraud ma femme et Deux amies*, de René Mayzeroy. Horrible et joli aussi !

×

La Sainte-Anne a été fort brillamment célébrée chez Anna Perrin. De nombreux bouquets sont venus — tous blancs — envoyés par les nombreux amis. Des cadeaux ont été offerts, entre autres : un superbe bracelet portant en trèfle de beaux cabochons entourés d'une belle ligne de brillants.

Le Mousquetaire de service, plus modeste, souhaite à l'aimable Anna : paix et joie du cœur.

×

Passe pour battre le mari, mais la femme ! Pourquoi, si elle n'en peut mais.

Voici ce qui est arrivé à un habitant de la rue Thomassin :

Cet habitant de la rue Thomassin s'est marié il n'y a pas longtemps. Naturellement avant de se marier il avait une maîtresse. Or, dernièrement, cet habitant de la rue Thomassin se trouvait à la Grande Brasserie avec son épouse légitime. La maîtresse d'avant le mariage survint tout à coup, et sans autre explication, tomba à bras raccourcis sur la tête de la nouvelle épouse et de son ancien amant.

Tableau ! Vous voyez d'ici le potin, la femme légitime a reçu un coup de clef qui lui a mis la tête en marmelade.

Enfin, ça a fait si vilain que je me suis sauvé, ce qui fait que je n'en sais pas plus long.

ce où il l'avait prise un long baiser sans qu'Yvette éloignât son front.

Puis elle déclara en se levant :

— J'aime mieux ça qu'un roman. Allons à la Grenouillère maintenant.

Ils arrivèrent à la partie de l'île plantée en parc et ombragée d'arbres immenses. Des couples erraient sous les hauts feuillages, le long de la Seine, où glissaient les canots. C'étaient des filles avec des jeunes gens, des ouvrières avec leurs amants qui allaient en manches de chemise, la redingote sur le bras, le haut chapeau en arrière, d'un air poché et fatigué, des bourgeois avec leurs familles, les femmes endimanchées et les enfants trotinant comme une couvée de poussins autour de leurs parents.

Une rumeur lointaine et continue de voies humaines, une clameur sourde et grondante annonçait l'établissement d'un canotier.

Ils aperçurent tout à coup. Un immense bateau, coiffé d'un toit, amarré contre la berge, portait un peuple de femmes et de mâles attablés et buvant ou bien debout, criant, chantant, gaeulant, dansant, cabriolant au bruit d'un piano gégnard, faux et vibrant comme un chaudron.

De grandes filles en cheveux roux, étalant par devant et par derrière, la double provocation de leur gorge et de leur croupe, circulaient, l'œil accroché, la lèvre rouge, aux trois quarts grises, des mots obscènes à la bouche. D'autres dansaient éperdument en face de gaillards à moitié nus, vêtus d'une culotte de toile et d'un maillot de coton, et coiffés d'une toque de couleur, comme des jockeys.

On avait fait courir le bruit que Pauline Chatte-blonde avait eu de grosses peines de cœur. Cette capiteuse belle petite aurait surpris son volage époux en flagrant délit d'adultère. Il n'en est rien, ou du moins ça a fini pour le mieux, car tout est arrangé à l'heure actuelle.

×

Remarqué dimanche à la vogue de de St-Jean, Lucie Vendôme, trotinant gaie sur le pays du tendre au bras d'un jeune brun et fredonnant amoureusement la petite chansonnette de « Quand il n'est pas là tra la la... »

×

On nous apprend une nouvelle qui court déjà les brasseries. Virginie, une hébée très connue rue de la Barre, est sur le point de se marier. Virginie Gauloise aurait complètement captivé son fiancé, fils d'une honorable famille habitant la banlieue, aussi, malgré les supplications des parents, il est probable que cette union se fera.

A quand les désillusions ?

×

Nos compliments sincères à Marguerite Baron pour le goût exquis de ses toilettes.

On ne porte pas avec plus de pchutt que cette jolie et gracieuse horizontale, les costumes les plus divers.



Une mésaventure arrivée à la petite sœur de Sabine Biscaye. Cette minuscule épinglée prise ces jours derniers d'un violent mal de dents et n'ayant pour fortune qu'un porte-monnaie veuf de tout argent se présente au cabinet dentaire gratuit de l'hôpital mais là, une jeune sœur veut ne pas la laisser entrer en prétextant que lorsqu'on est mis de la sorte on ne vient pas à l'hôpital.

Mal lui en prit, car Salomé se mit à incendier de sottises notre pauvre sœur et Dieu sait le vocabulaire que possédait cette horizontale. Bref, il fallut l'intervention d'un garçon de salle pour faire sortir M^{lle} Biscaye qui s'entêtait à vouloir rester.

Elle s'en console en disant qu'elle avait un mal de dents (dedans) et sans dentiste on l'a mis dehors, car elle est guérie à l'heure actuelle.



Durant l'hiver dernier, on avait fait courir le bruit de la mort de Jenny l'Anglaise, plus connue sous un nom moins poétique.

Cette épinglée n'a jamais eu l'idée de faire un voyage dans l'autre monde. Elle est allée en Algérie, d'où elle revient, très étonnée de se savoir morte et enterrée pour un grand nombre d'amies. Enfin, il est préférable d'avoir à annoncer une fausse nouvelle qu'une nouvelle fosse.

×

Catherine Plassard a profité des jours d'été, où, à Paris, le boulevard est désert, pour venir faire un petit voyage dans sa bonne ville de Lyon.

Cette jolie énamourée est à la recherche d'un gentleman qui l'an dernier la comblait de présents et de billets.

Inutile la belle, vous perdez votre temps et votre peine.

Ni ni, nini, c'est fini, le pont Morand est démoli, son dernier jour, etc...

×

Depuis la sœur de Sixte-Quint, nous savions que de simples blanchisseuses pouvaient parfois devenir de grandes dames ; mais nous ignorions que de gran-

des dames pussent devenir blanchisseuses. Ne riez point lecteurs, car c'est le cas de Berthe La Vadraille, qui, depuis plus de six mois, a disparu du monde galant, pour aller vivre de la vie laborieuse de l'ouvrière, dans je ne sais plus quel coin ignoré de la rive gauche du Rhône.

Et dire que c'est l'amour qui a opéré cette conversion, j'allais dire ce miracle !

Les anciens amis de Berthe regrettent vivement sa vertueuse fougue, quant à nous, nous ne pouvons qu'applaudir à la sage résolution de cette vierge folle ; mais nous n'osons espérer que cela soit éternel : la vertu a bien des épines, hélas ! et il est cruel de s'y piquer les doigts quand on a l'habitude de cueillir les fleurs de l'existence facile !

×

Fanny la Baigneuse, une sémiante petite brune, qui servait l'année dernière au Cancale, et qui nous avait fuis pour le soleil méditerranéen, est de nouveau dans nos murs, un peu pâle, il est vrai, mais toujours riieuse comme autrefois.

Fanny restera parmi nous une quinzaine de jours ; au bout de ce temps elle prendra son vol vers la capitale, où elle doit débiter dans le monde galant sous le nom de Franceline.

×

L'inconsolable Camille Flamande, poussée des soubres à faire tourner les ailes d'un moulin et inondée de ses pleurs toute la batiste de son armoire, depuis le départ de son nabab, appelé à Dijon par de graves intérêts de famille.

Fidèle à son amour, la nouvelle Andromaque, refuse les offres les plus séduisantes d'une nuée d'adorateurs agacés à ses pieds, et a juré de ne pas se consoler dans des étreintes masculines ; aussi est-ce dans les bras de Lucie Mont-Blanc qu'elle cherche l'oubli de ses maux et le soulagement de ses tortures morales et... physiques !

Ce rôle d'ange consolateur sied fort bien à Lucie qui s'en acquitte avec le dévouement d'une sœur de charité, et réussit à lui donner l'illusion de ce qui lui manque depuis le départ inopiné de son protecteur.

×

Il y avait une fois... non pas un militaire, mais une charmante femme du doux nom de Suzanne, qui avait pour ami dévoué un galant homme. Or, il advint que cette croqueuse de cœurs, fatiguée du pot-au-feu conjugal, voulut faire une excursion dans le pays du Tendre, et pour cela mit en action le fameux dictionnaire des amis de nos amis nos amis. Quelles bonnes parties on fit en cachette ! Certain restaurant Ouy en retint encore de ces folles équipées et de ces longs éclats de rire.

Mais tout a une fin en ce monde, surtout les bonnes choses. Le pot-au-feu découvert le pot aux roses, et le « tout est rompu » prononcé.

Larmes et protestations de la donzelle, rien n'y fit, le seigneur et maître fut inexorable et partit pour un voyage en lointain pays. Suzanne, aujourd'hui triste et résignée, ne songe plus à faire la moindre excursion dans l'inconnu. Elle attend le retour d'Ulysse, mais Ulysse ne reviendra pas.

Le Mousquetaire de service

NOUVELLES A LA MAIN

ECHO DE LA VOGUE D'ECULLY

A côté de la tente d'un cirque, la baraque d'un colosse : l'homme canon.

Sur les tréteaux du cirque, une écuyère citron et une écuyère pistache causent en attendant le moment de la parade.

— Tu sais, dit l'écuyère citron à l'écuyère

les filles d'un œil tranquille et bienveillant.

— Regardez celle-là, Muscade, quels jolis cheveux elle a ! Elles ont l'air de s'amuser beaucoup.

Comme le pianiste, un canotier vêtu de rouge et coiffé d'une sorte de colossal chapeau parasol en paille, attaqua une valse, Yvette saisit brusquement son compagnon par les reins et l'enleva avec cette furie qu'elle mettait à danser. Ils allèrent si longtemps et si frénétiquement que tout le monde les regardait. Les consommateurs, debout sur les tables, battaient une sorte de mesure avec leurs pieds ; d'autres hurlaient les verres ; et le musicien semblait devenir enragé, tapait les touches d'ivoire avec des bondissements de la main, des gestes fous de tout le corps, en balançant éperdument sa tête abritée de son immense couvre-chef.

Tout d'un coup il s'arrêta, et se laissant glisser par terre, s'affaissa tout de long sur le sol, enseveli sous sa coiffure, comme s'il était mort de fatigue. Un grand rire éclata dans le café, et tout le monde applaudit.

Quatre amis se précipitèrent comme on fait dans les accidents, et, ramassant leur camarade, l'emportèrent par les quatre membres, après avoir posé sur son ventre l'espèce de toit dont il se coiffait.

(A suivre.)

Feuilleton du MOUSQUETAIRE 8

YVETTE

PAR

GUY DE MAUPASSANT

Et se tournant vers Servigny :

— Hein ? C'est entendu ?

Il répondit :

— A votre service, mam'zelle.

Et elle courut prendre son chapeau.

La marquise haussa les épaules en soupirant :

— Elle est folle, vraiment.

Puis elle tendit avec une paresse, une fatigue dans son geste amoureux et las, sa belle main pâle au baron qui la baisa lentement.

Yvette et Servigny partirent. Ils suivirent d'abord la rive, passèrent le pont, entrèrent dans l'île, puis s'assirent sur la berge, du côté du bras rapide, sous les saules, car il était trop tôt encore pour aller à la Grenouillère.

La jeune fille aussitôt tira un livre de sa poche et dit en riant :

— Muscade, vous aller me faire la lecture :

Et elle lui tendit le volume.

Il eut un mouvement de fuite.

— Moi, mam'zelle ? mais je ne sais pas lire !

Elle reprit avec gravité :

— Allons, pas d'excuses, pas de rai-

sons. Vous me faites encore l'effet d'un joli soupire, vous ? Tout pour rien, n'est-ce pas ? C'est votre devise ?

Il reçut le livre, l'ouvrit, resta surpris. C'était un traité d'entomologie. Une histoire des fourmis par un auteur anglais. Et comme il demeurait immobile, croyant qu'elle se moquait de lui, elle s'impatienta : Voyons, lisez, dit-elle.

Il demanda :

— Est-ce une gageure ou bien une simple toquade ?

— Non, mon cher, j'ai vu ce livre-là chez un libraire. On m'a dit que c'était ce qu'il y avait de mieux sur les fourmis, et j'ai pensé que ce serait amusant d'apprendre la vie de ces petites bêtes en les regardant courir dans l'herbe, lisez.

Elle s'étendit tout de long, sur le ventre, les coudes appuyés sur le sol et la tête entre les mains, les yeux fixés dans le gazon.

Il lut :

« Sans doute les singes anthropoïdes sont, de tous les animaux, ceux qui se rapprochent le plus de l'homme par leur structure anatomique ; mais si nous considérons les mœurs des fourmis, leur organisation en sociétés, leurs vastes communautés, les maisons et les routes qu'elles construisent, leur habitude de domestiquer des animaux, et même parfois de faire des esclaves, nous sommes forcés d'admettre qu'elles ont droit à réclamer une place près de l'homme dans l'échelle de l'intelligence... »

Et il continua d'une voix monotone, s'arrêtant de temps en temps pour demander :

— Ce n'est pas assez ?

pistache, on dit que tu as accueilli l'amour de notre voisin, l'hercule au canon.

— Moi, cette pièce d'artillerie, ce serait bon pour toi.

— Je te conseille de faire la petite bouche.

Dans un grand magasin de confiserie, un client cherche à lier conversation avec une demoiselle de comptoir :

— Dites-moi, mademoiselle, la vue de toutes ces bonnes choses ne vous donne-t-elle pas envie d'en manger ?

— Oh ! non, monsieur, cela me dégoûte déjà bien assez de les voir faire !

Une pensée bien féminine cueillie dans l'album de M^{me} de R. . .

« Un vieil amant finit quelquefois par « devenir tellement agaçant qu'on a du plaisir à se figurer que c'est lui qu'on « trompe avec son mari. »

Entre horizontales de marque :

— Eh bien ! ma petite Blanche, on ne te voit plus avec le comte de X. . . qui avait de si jolies moustaches noires ?... Il y a donc de la brouille ?

— Il y a longtemps que je l'ai semé !... Un décafé qui n'avait pas le moindre crédit !... Je l'ai mis aux profits et pertes.

— Et aussi dans le livre des comtes courants, n'est-ce pas ?

Chez madame Cardinal.

— Tous mes compliments sur votre fille, madame Cardinal... Elle a une voix ravissante, bien timbrée, chaude...

— C'est pas étonnant, mon cher monsieur... Son professeur dit qu'elle a quatre octaves dans la voix... vous comprenez que tous ces Octaves, ça excite ma Zénobie !...

Dans une mairie de Lyon, une belle blonde, couverte de fleurs d'orange, prend la plume pour signer, après son mari, sur le registre de l'état civil.

— *Faut-il me mettre dessus ou dessous ? demande-t-elle à l'employé.*

— Dessus ou dessous, ça ne fait rien... répond ce dernier avec flegme.

LE LITRE A DOUZE

Pour les rich's qu'ont l'palais blasé
Par les excès et par l'orgie,
Et d'qui l'estomac est usé,
C'est bon d'avaler d'eau rouge,
Ou du vin fade et délicat,
Comme le Frontignan ou le Muscat.
Mais les rîps poilus qu'ont une blouse,
C'qui fait leur blot, c'est l'litre à douze !

Le vin doucêtre, je l'veux bien,
Ça fait du plaisir qu'en ça entre :
Mais, assurément, ça n'a rien
Pour vous foutre du cœur au ventre.
Pour rester d'aplomb devant un choc,
I'n'y a rien d'tel que le vin du broc...
Les bons troupiers, si je n'm blouse,
Doivent aimer le litre à douze !

Il faut conspuer ces méd'cins
Qui vous foutent des drogues, des tisanes,
Sous prétexte de vous rendre sains :
Ces esculap's-là sont des ânes !
Contre les maux les plus emmerdants,
Syphilis, corryça, grattouse,
I'n'y a rien d'tel que le litre à douze !

N'ai pas parlez pas d'un gonzeff qui
Fait sa sucrée et devient blême
D'avant un p'tit verre de riquiqui,
Et n'os' mém' pas boire un centième !
L'avrai femm' c'est cell' qu'a pas l'aj
D'licher du bleu, d'licher d'eau d'aff...
Bref, n'ayez jamais d'aut' épouse
Qu'un dam' qui gob' le litre à douze !

Bibi.

THÉÂTRES ET SPECTACLES

CONCERTS LUTINI. — Tous les soirs de 8 heures à 10 heures au kiosque de Belle-cour.

CASINO DES ARTS. — Concerts et spectacles par toute la troupe. Représentation de M. Guy, du théâtre des Nouveautés.

SALLE INDIENNE. — Tous les soirs : *L'Amour qu'est ce que c'est* que ça et le célèbre Backer. Voyez Backer, c'est épatant !

NOUVELLES ARTISTIQUES

CONCOURS DE CONSERVATOIRE.

Nous lisons dans le *Courrier de Lyon* : C'est avec un concerto de Kreutzer que concourraient les élèves des classes de violon. Cette épreuve était du plus grand intérêt. On savait que deux tous jeunes lauréats de l'an dernier, M. Giry et M^{me} Bourgaud s'y disputeraient une mention supérieure, et, d'autre part, M. Chabert, second prix du dernier concours, avait, disait-on, fait de grands progrès et allait sans doute mériter la première nomination.

L'attente de ses amis a été déçue. Son exécution correcte mais sans couleur et sans personnalité, n'a pu soutenir la comparaison avec la grâce d'exécution du jeune Giry, et surtout avec le superbe brio de M^{me} Bourgaud. On ne pouvait équitablement mettre sur la même ligne ces trois concurrents, et M. Chabert, qui, déjà gratifié d'un second prix, ne pouvait être nommé que pour un premier, n'a reçu aucune récompense. — Ce sera pour l'année prochaine.

M. Coquelin aîné, accompagné de son fils Jean, va, toujours sous la direction de M. Emile Simon, visiter les Pyrénées, qu'il ne connaît pas. Voici l'itinéraire du voyage : 12 août, Royat ; 13, Mont-Or ; 14, Limoges ; 15, Arcechon ; 16, Cautelets ; 17, Luchon ; 18, les Eaux-Bonnes ; 19, Biarritz ; 20, Bagnères-de-Bigorre ; 22, Toulouse ; 23, Bordeaux.

Il jouera *Grimoire*, avec Jean Coquelin dans le rôle d'Oliver-le-Daim, et les *Précieuses ridicules*, avec Jean Coquelin dans

le rôle de Jodelet. En outre, tout un lot de monologues.

Du 24 au 26, retour et séjour à Paris.

Le 27, représentation au Havre.

Les 28 et 30, pour les courses, à Dieppe.

M. Coquelin jouera *Don César de Bazan*.

Il passera le mois de septembre à Paris, pour répéter deux pièces qu'il veut ajouter à son répertoire : *L'Ami Fritz*, où il jouera le vieux Reb, et *Le Juif polonais*, où il jouera le rôle de Mathis.

Le 1^{er} octobre, départ pour la grande tournée d'Europe qui durera jusqu'au mois d'avril 1888.

En mai, nouveau départ pour l'Amérique cette fois, sous la direction de MM. Grau et Abbey.

Enfin, le 1^{er} janvier 1889, rentrée à... en France.

M^{me} Sarah Bernhardt est venue inopinément passer une journée à Paris. Elle a quitté Londres dimanche dans la matinée. Débarquée à Calais vers midi, elle a pris l'express qui l'a amenée à cinq heures quarante et une à Paris.

Un certain nombre de ses amis étaient venus à sa rencontre à la gare du Nord, notamment M^{lle} Abbéma, prévenue par dépêche.

Ce matin, M^{me} Sarah Bernhardt a dû quitter Paris, se rendant à Calais, où elle se rembarquera pour l'Angleterre. Elle reviendra en France, ainsi que nous l'avons, dit, samedi prochain.

DALILA

La comtesse Irénée est aujourd'hui une vieille femme, mais la délicieuse vieille femme que c'est ! Appartenant, par sa jeunesse lointaine, à un temps qui n'avait rien de légendaire, elle a l'esprit meublé d'aventures sans nombre, dont souvent elle est l'héroïne, et auxquels la galanterie aimable d'autan ne fait pas défaut. C'est toujours un grand régal pour moi d'être son confident, et j'imagine que, si nous eussions été complètement contemporains, c'est une cour assidue et passionnée que je lui eusse faite. Car je revis volontiers avec elle ces histoires d'amour, tant elle met de candeur à les conter, en y mêlant cette pointe de scepticisme doux et bienveillant qui n'appartient qu'aux personnes ayant bien vécu. Et puis, quel art primesautier, instructif et naturel est le sien ! Je vous assure que moi qui suis un homme, je serais fort embarrassé souvent pour vous traduire en langage décent ses récits. Elle y met un semblant de naïveté, une fausse innocence qui sauve tout. Elle-même n'est pas bien de son époque. Par une filiation mystérieuse, elle est de celles des encyclopédistes dont les bonnes amies étaient autrement intéressantes qu'eux-mêmes. Car jamais les femmes n'eurent autant d'esprit que dans la seconde moitié du siècle dernier, et leur correspondance demeure comme un adieu charmant de l'ancienne société française, chevaleresque et gauchoise à la fois.

Un jour que j'admirais la belle chevelure de la comtesse Irénée, blanche et pareille à une coulée argentine de lune, sur un front, lisse et abondant encore, séparée sur son front en deux magnifiques bandeaux :

— Si je vous disais, fit-elle, que je fus une délicieuse blonde frisée ?

— Je ne vous croirais pas, madame, répondis-je.

— Et pourtant cela fut vrai. Mais pas de tous points. Par une anomalie extraordinaire, je portais en haut du cou, là, au-dessous de la nuque, une mèche de cheveux follets, une seule mèche, toute petite et toute crespelée, une façon de bouquet d'or clair (cette nuance était d'ailleurs celle de ma crinière tout entière, mais celle-ci était lourde, massive et pas même légèrement ondulée) dont raffolaient ceux qui me trouvaient alors charmante ou qui du moins, me le disaient. Ce fut même le sujet d'une aventure assez bizarre et qui vous amusera peut-être.

Certainement, m'écriai-je, et je baisai, par reconnaissance anticipée, la main un peu ridée mais charmante encore de dessin et d'inflexion de la grande dame.

Elle continua comme il suit :

J'avais alors pour amoureux un garde du corps, un homme superbe et qui ne manquait d'aucun agrément. Nous l'appellerons André, si vous voulez, sa famille n'ayant rien à faire dans tout cela. J'étais mariée alors, vous le savez, mais le comte me négligeait beaucoup pour des gothons, et, ne m'étant pas négligée, je crois que c'est été exactement la même chose. Il semblait qu'il ne fut infidèle que pour m'exhausser de le tromper. Paix à sa mémoire ! Jamais bûcheron ne porta plus allègrement son bois. Nous faisions un ménage excellent, et il eût été malaisé de dire lequel était le plus heureux de nous trois. Souvenir exquis que celui des longues heures passées à faire cocu cet excellent homme ! Ma chambre était la plus coquette du monde, et André s'y plaisait infiniment, dans la chaleur tiède du foyer, assis que nous étions, l'un près de l'autre, sur une admirable fourrure de Russie qui me servait de tapis. Il était très caressant et de santé excellente, très égal dans son humeur amoureux, et vraiment je n'eusse pu souhaiter un galant plus accompli. Il manquait absolument de fortune personnelle et était plein de délicatesse, ce qui me rendait un peu inquiète de son avenir. Car j'avais pour lui autant d'amitié que de tendresse. C'est ce qui me décida un jour à tenter, sans lui en rien dire, une démarche auprès du ministre dont mon père avait antérieurement obligé les parents, dans le but de procurer à mon ami une de ces places honorables et plus lucratives que le service, qui étaient fréquentes sous les monarchies, et que la République a d'ailleurs bien fait de supprimer. Car aujourd'hui rien ne se donne plus qu'au mérite, et vous cherchiez en vain un exemple de sincère créée pour quelque protégé du gouvernement.

Les ministres de ce temps-là étaient quelquefois des sots. On y galvaudait les portefeuilles entre des mains incompétentes. Croiriez-vous que le ministre de l'instruction publique était un simple petit vétérinaire de province qui avait eu le bonheur de sauver la jument d'un duc bien en cour ! Mais ce n'est pas à celui-là que j'avais

affaire. Je fus reçue avec une courtoisie exagérée qui dégénéra rapidement en sang-gène. Ce puissant de la terre ne voulait-il pas m'embrasser et ne me proposa-t-il pas les distractions les plus extravagantes ? J'étais indignée au fond de ces façons Régentes, mais je voulais réussir à tout prix. Je me défendis donc sans colère apparente et même avec une pointe de coquetterie. Quand il vit qu'il n'y avait aucun succès immédiat à espérer, ce pataud fonctionnaire me dit avec une résignation hypocrite :

— Donnant, donnant, Madame la comtesse. Demain votre protégé aura sa place, mais demain aussi vous aurez coupé pour moi et m'aurez envoyé cette délicieuse petite mèche, ce mignon et extravagant bouquet de cheveux que vous portez sous le chignon et que mes lèvres ont effleuré, malgré vous, tout à l'heure. C'est un souvenir de votre visite que je veux garder éternellement.

III

Je ne fus pas plus tôt dans ma voiture que je regrettai d'avoir été si sotte. Mais c'était un de mes charmes les plus délicats, cette mèche ! C'était un talisman peut-être. André lui-même ne m'aurait peut-être que pour cette curiosité ! Et je la sacrifierais à ce bellâtre ! Non ! non ! c'était impossible ! Je me mis à réfléchir si je n'en aurais pas sur moi, quelque autre pareille. Cette idée me fit, tout à coup, rire et roger en même temps... Mais c'était là donner plus encore qu'il n'avait demandé ! Honteuse de cette hardiesse soudaine de ma pensée, je me recueillis de nouveau. Allons, bon ! une imagination bien plus comique encore me passait par le cerveau. André, lui aussi, était blond et presque du même blond que moi... Comme ce serait drôle que cet impertinent ministre gardât comme une relique... ! C'était résolu ! C'est sur André que je comptais la mèche, pendant son sommeil, pour ne point le mettre dans le secret, ou, du moins, pour ne l'y mettre que plus tard... quand il serait nu et trouverait la plaisanterie plus amusante cent fois. Je rentrai chez moi radieuse de cette magnifique invention. Je voyais déjà mon ministre baisant dévotement, en souvenir de moi, cette... et j'avais il ne s'apercevait de ma ruse. Car j'étais décidée à lui écrire simplement pour le remercier, la chose faite, et à ne le revoir jamais.

André me trouva d'une humeur adorable. Jamais nos caresses préliminaires n'avaient été plus vives. Il m'avoua cependant un léger mal de tête, en se mettant au lit. Il avait passé trois heures de planton sur la terrasse des Tuileries en plein soleil, à attendre le roi. J'en fus presque enchantée, tant cela servait mes desseins... Reposez-vous un instant, mon doux ami, lui dis-je. Quelques instants de sommeil te guériront. Il se défendit de cette petite impolitesse, mais finit par céder à mes instances. Dix minutes après, à peine, le bruit monotone de son souffle m'assura qu'il était parti pour le pays des rêves. Je me levai doucement, sur la pointe de mes pieds nus et j'allai chercher une grande paire de ciseaux que j'avais mis exprès sur ma table de travail, celle où j'avais accoutumé à faire de la tapisserie en l'attendant.

Il était fort bon vraiment, pendant qu'il reposait, et je ne pus m'empêcher de le contempler quelque temps en silence ! Tout respirait la force et la vigoureuse jeunesse dans ce grand garçon à la fois passionné et timide. Quelle fête amoureuse il m'allait faire au réveil ! Un avant-goût des délices prochaines me mit une fraîcheur savoureuse sur les lèvres et je ne sais quel frisson de voluptés entrevues me passa entre les épaules, dans une déchirure de ma chemise de dentelles. Il n'y avait pas un instant à perdre pour l'exécution de mon projet. J'avancai le double acier d'une main assurée. André avait-il quelque cauchemar ? Il fit un brusque et soudain mouvement qui me désorienta le bras, si bien que le froid des ciseaux le vint effleurer au ventre. Il ouvrit les yeux et poussa un cri de terreur éponuvant en me repoussant.

Mais la mèche était coupée et, sans m'occuper de son émoi, en en riant même, je courus enlever mon trophée dans un écrin sur lequel je mis immédiatement le nom du ministre et que je confiai à mon domestique de confiance avec l'ordre de le porter immédiatement, fallût-il réveiller Son Excellence pour le lui remettre.

IV

Puis je revins auprès de mon André, folle de caresses, de gaieté et de désirs. Il était encore tout pâle et me regarda avec des yeux pleins d'angoisse. J'ai pensé depuis qu'il m'avait peut-être trompée ce jour-là (le planton aux Tuileries était peut-être une frime) et que, le lendemain, l'ayant saisi en rêve, il avait cru, en se réveillant en sursaut, à quelque vengeance terrible du genre de celle pour laquelle le chanoine Fulbert ne prit malheureusement pas de brevet. Je lui souris... je l'entourais de mes bras. Je lui disais les plus douces choses. Il demeurait comme hébété. Mes tendres paroles finirent par le rassurer. Il se mit aussi à me sourire, à me déborder des madrigaux, à me presser sur sa poitrine. Mais ce fut tout. L'émotion avait été trop forte et, depuis cette malencontreuse soirée, Rien ! Rien ! Rien ! comme disait Berthelier les dents serrées, dans je ne sais plus quelle pièce des Neuvésentés.

Et en disant ce : Rien ! Rien ! la comtesse Irénée avait encore de posthumes indignations dans la voix, sa jolie petite voix de vieille, aigre et chantant comme celle des clavicins oubliés.

ARMAND SILVESTRE.

Le « Mousquetaire » en voyage

VALENCE

Priez pour lui !

Le monde des Artistes... tes ! apprendra avec peine la triste agonie du Casino du boulevard de l'Est. Hélas c'est Lundi soir à 6 heures que M. Gily, directeur de cet établissement a rendu les clés à son trop récalcitrant proprio... ! A qui le tour ?

Concert du XIX^e siècle.

M^{lle} Néel tient chaque soir en haleine le difficile public valentinois. Des son entrée

en scène elle est acclamée avec de frénétiques applaudissements. Toujours du nouveau, son beau répertoire est inépuisable, espérons que nous aurons pour longtemps cette sympathique étoile.

La pétillante M^{lle} Scholl est charmante, allez la voir messieurs les amateurs, vous nous direz si ce petit diable déchaîné, vous aura fait plaisir.

Epantant M. Tausia dans sa chansonnette *Ne vous estimez pas tant !*

Bravo ! en ce qui concerne le 6^e couplet, s'adressant aux horizontales, leur prédisant leur avenir, vous auriez pu ajouter : dans la déche à la Crose ! Terminons en adressant nos félicitations à Messieurs les musiciens ; très agréable à écouter M. Jouquet, piston solo, M. Agussol, flûte solo également mérite une bonne note, un peu moins fort la basse ou contre-basse, vous couvrez parfois l'agréable voix des chanteurs ce qui n'est pas compris dans le programme.

Aperçu Hélène Boutique en compagnie de son amie M^{lle} lach'pas, ces deux horizontales sont inséparables.

Oh ! M^{lle} Girard ! Un peu fané vos costumes jaune clair, il serait temps, de les renouveler !

Depuis quelques jours un oiseau de passage est venu s'abattre dans le jardin du XIX^e siècle. Son nom est inconnu pour le moment, mais ce qui ne l'est pas, c'est assurément son minois ridé qui est comme la peau d'un soufflet ! Et vous M^{lle} E... au lieu d'être près de maman, pourquoi venez vous grossir le nombre des épinglees. Allons charmante enfant retirez-vous vite de cette circulation c'est un sage conseil que nous vous donnons.

(A suivre).

ATROPOS.

COURSES DE VIENNE

La seconde ville du département de l'Isère ne pouvait tarder davantage à suivre le mouvement marqué qui pousse de plus en plus les populations du sud-est vers les questions chevalines et les choses du sport. Aussi Vienne a définitivement fixé ses courses au dimanche 21 août.

Les organisateurs ont mis tout en œuvre pour assurer le succès de cette première réunion et inaugurer brillamment l'*Hippodrome de Pont-Evêque*.

Par sa situation aux portes de Lyon, par les deux lignes de chemins de fer qui la desservent, par les relations industrielles et commerciales qui l'attachent aux villes voisines, Vienne se trouve dans les conditions les plus heureuses pour voir affluer à la fête du 21 un grand nombre d'étrangers. Voici du reste les prix que comporte le programme, bien fait pour attirer le plus de chevaux possible :

Une course au trot monté, pour chevaux nés et élevés dans la circonscription d'Anancy ;

Une course plate au galop, pour chevaux de demi-sang ;

Une course de haies (hacks and hunters), gentlemen et officiers ;

Une course de haies, pour tous chevaux ;

Un Rallye-Paper-Military.

CHRONIQUE ALGÉRIENNE

La semaine a été féconde en événements. D'abord l'arrivée de l'escadre cuirassée de la Méditerranée dans le port d'Alger, se composant du *Colbert*, portant le pavillon du vice-amiral Peyron, commandant en chef, 858 hommes, 16 canons.

Département, contre-amiral de Varenne, commandant le Bourgeois ; 720 hommes, 14 canons.

Redoutable, commandant Guinhin de Slave, 938 hommes, 15 canons.

Indomptable, commandant Le Clerc, 373 hommes, 6 canons.

Amiral-Duperré, commandant Bigaréra.

Courbet, commandant de Maigret.

Les croiseurs : *Condor*, commandant Delisle, 140 hommes, 5 canons.

Milan et *Hirondelle* *Sfax*, commandant d'Oucieu de la Batye ; 486 hommes, 16 canons.

Les torpilleurs : 26, commandant Bullier, 16 hommes.

Déroulède, commandant Vanel, 21 hommes.

Balmy, commandant Villame, 20 hommes.

Doudart de Lagrée.

Ainsi qu'il y a deux ans, ces différents navires ont renouvelé leurs intéressantes expériences sur les projections électriques ; elles ont parfaitement réussi. L'escadre séjournera ici jusqu'au 28, date à laquelle elle se rendra à Oran.

Mercredi 20 juillet à onze heures du matin, toute la ville d'Alger était en émoi, la trompe d'alarme sonnait dans les rues, c'étaient les moines du parc à fourrage de Mustapha qui brûlaient. Il y a un an à pareille époque, un incendie éclatait au même endroit. Malgré toutes les réclamations qui avaient été faites pour changer ce parc de place, on en a tenu aucun compte, aussi la responsabilité est-elle plus grande aujourd'hui, le parc étant situé à côté de l'hôpital civil et si, par malheur, le feu s'y communiquait, vous voyez d'ici le désastre !

Les pompiers et les marins de la flotte avec des détachements des divers corps de troupe de la garnison sont partis aussitôt sur les lieux du sinistre et ont pu circonscire le feu qui n'a atteint qu'une meule.

Félicitations aux braves marins de l'escadre de la promptitude de leur arrivée et de l'intelligence qu'ils ont montrée en empêchant que le désastre soit complet.

L'autre matin à eu lieu le débarquement des troupes de l'escadre. Deux mille hommes ont défilé musique en tête, dans l'ordre le plus parfait. Les opérations de débarquement ont été faites avec une rapidité vraiment remarquable.

Il n'y a rien encore de décidé pour la direction du théâtre d'Alger. M. Rouméjoux n'ayant pas voulu accepter les conditions que le Conseil municipal avait pourtant modifiées pour lui. On pense que M. Gœury du Gymnase de Paris sera nommé, mais je vous donne cette nouvelle sous toutes réserves. C'est un homme intelligent qui

connaît le théâtre à fond et je ne doute pas qu'il réussisse.

D'intéressants débuts ont eu lieu au cirque Madrilène (direction Bizarelli). M^{lle} Lyria présente au public son cheval Serrano, avec une grâce particulière, en plus c'est une très jolie femme ce qui ne gâte rien.

Les clowns Toni-Toni, Flexmore et Alfano, toujours très amusants. M. de Villeneuve, un prestidigitateur très adroit, et un ému de l'iva Paine comme tireur.

FRONTIGNAC

MES DÉBUTS

DANS

L'ARMÉE DE TERRE

Le 29 mars 1829, je quittai la marine pour m'engager dans le 3^{me} régiment de ligne à Toulon.

Le colonel, M. d'Autane, était d'une sévérité et d'un rigorisme incroyables. Il tenait tout son monde en haleine, et entraînait dans les détails les plus infimes. Très sévère envers les officiers, il ne les ménageait pas, et leur position n'était pas garantie comme aujourd'hui par la loi de 1831, il les sacrifiait impitoyablement sous des prétextes souvent futiles et les faisait disparaître, je ne saurais dire comment. A cette époque, l'officier avait une solde insuffisante. Citons le sous-lieutenant qui recevait 99 fr. par mois et 12 fr. d'indemnité de logement *ab uno disce omnes*.

Le colonel connaissait les noms et l'origine de tous les sous-officiers, et aussi ceux d'une partie des caporaux et soldats.

Les inspections de chaque dimanche étaient terribles et très redoutées, par les officiers surtout. Il faisait mettre sac à terre aux soldats désignés, et inspectait le linge, la chaussure, le fil, les aiguilles. Il infligeait une inspection spéciale à des compagnies qui, le jour désigné, ne fournissaient pas de garde, et s'il n'était pas satisfait, il les appointait de nouveau. Quelques compagnies l'ont été jusqu'à trois et quatre fois. Si encore il avait eu la marotte de s'attacher spécialement à un objet, on aurait soigné cette spécialité, mais non : il voyait tout. Les officiers subissaient de nombreux arrêts ; et pour les sous-officiers et soldats, les prisons et les salles de police ne désespaient pas.

Il n'y avait pas à se plaindre en haut lieu, tant le colonel était correct, prudent et plein de zèle, observant les règlements à la lettre.

Souvent il faisait un ordre du régiment, le soir, et cet ordre pouvait fort bien attendre le lendemain pour se produire.

Dans la nuit on éveillait les fourriers qui se rendaient chez l'adjudant, et copiaient l'ordre afin de le communiquer aux officiers à la première heure, avant le rapport.

A l'exemple du chef, tous étaient sévères.

Le peloton de punition devenait la terreur des soldats. Le sergent qui le commandait plaçait les soldats face au soleil torride du Midi, qui les aveuglait et les brûlait. Les commandements étaient lents et monotones. Les caporaux dans le rang, et les sous-officiers en serre-file.

Le colonel abhorrait les Marseillais, on n'a jamais su pourquoi. Un jour, il reçut la visite d'un élégant gentleman habillé à la dernière mode. Cet infortuné avait eu la malchance de venir s'échouer chez le colonel, au lieu d'aller chez le major ou chez le trésorier.

— Que désirez-vous monsieur ?

— Mon Couronnel, zé suis de votre réziman, et zé viens vous apporter ma feuille de route.

— D'où êtes-vous ?

— Dé Marséye, mouon Couronnel, zé suis remplaçant.

— Remplaçant ! et Marseillais ! — Puis se dirigeant vers une fenêtre qu'il ouvrit violemment, il appelle le sapeur de planton.

« Vous voyez ce beau monsieur à gants jaunes, vous allez de ce pas, le conduire auprès de l'adjudant de semaine qui lui fera donner une capote de service, et le fourrera en prison. »

(La suite au prochain numéro.)

BOISSONS D'ÉTÉ

Un des points les plus importants de l'hygiène pendant l'été est certainement la boisson. Et cependant avec quelle légèreté incroyable ne buvons-nous pas toutes espèces de liqueurs que nous croyons susceptibles de nous désaltérer. C'est effrayant ce que l'humanité ingurgite, liche, dégoûte et absorbe pendant cette période de chaleurs et de beaux jours sous des dénominations et couleurs diverses.

Toute cette quantité de liquides absorbés ne constitue cependant qu'un lavage irritant des intestins et de l'estomac. Aussi sommes-nous tout étonnés parfois en nous mettant à table de n'éprouver aucun appétit, et de voir que la digestion ne se fait pas après avoir pris cependant maints apéritifs et digestifs. Une des grandes raisons de ces maux résulte certainement de la fabrication défectueuse de ces liqueurs par des mains inhabiles, composées parfois de produits chimiques et teintés de colorants malsains !

Les liqueurs et les boissons doivent être obtenues par des produits naturels et s'exhaler aux pays qui les produisent. Chacun sait que le Dauphiné est la contrée de France qui fournit les meilleures liqueurs.

Voiron, la plus jolie ville de l'Isère, est le centre de cette industrie. C'est là que M. Gontard, enfant du pays, a puisé le secret et la connaissance de la fabrication

de ces liqueurs connues dans le monde entier ; puis il est venu à Lyon ouvrir la Grande distillerie Dauphinoise, d'où sortent ces produits renommés connus sous le nom de *Liqueurs Gontard*.

A LA FRANCE MODERNE

LYON — Rue Neuve, 25, et Rue de la Bourse, 6 — LYON

VENTE A CRÉDIT AVEC FACILITÉS SPÉCIALES DE PAIEMENT

La **France Moderne**, grâce à sa puissante organisation, est la seule Maison qui, jusqu'à ce jour, ait réalisé et mis en pratique le principe de vendre à Crédit aux mêmes prix que les premières maisons de comptant. Elle est donc à même, par conséquent, de prouver que toutes ses marchandises sont offertes aux acheteurs à 15 et 20 %, meilleur marché que dans n'importe quelle maison similaire.

Elle possède, dans ses vastes Magasins, un assortiment immense de Marchandises de premier choix, provenant directement des meilleures *Fabriques françaises*, tel que :

Nouveautés et Hautes Fantaisies, Robes et Costumes, Draperie, Velours, Soieries, Mérinos, Cachemires noirs et fantaisie, Chemiserie, Toilerie, Blanc, Lingerie, Rouennerie, Bonneterie, Ganterie, Confection pour Dames et Fillettes, Rayon spécial pour Deuil et demi-Deuil, Vêtements confectionnés et sur mesure, pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants, Chapellerie, Modes, Chaussures, Parapluies, Ombrelles et En-Cas, Cannes, Horlogerie, Bijouterie, Bronzes, Suspensions, Couverts, Glaces, Literie, Meubles, Pianos, Tapis en tous genres, Ameublements, Couvertures, Matelas, Edredons, Oreillers, Traversins, Voitures d'enfants de tous systèmes, Fourneaux et Appareils de chauffage, armes de luxe et de précision, etc., etc.

Réparations d'Horlogerie, Bijouterie, Joaillerie, Bronzes, Dorure, Argenture, Nickelage. — Prix exceptionnel de bon marché, Réparations garanties

CONDITIONS DE VENTE

Pour 2 francs de versement, on livre pour 15 à 25 francs

— 10 — — 50 —
— 15 — — 75 —

Pour 20 francs de versement, on livre pour 100 francs

— 30 — — 150 —
— 50 — — 200 —

CONDITIONS DE PAIEMENT

L'achat de 15 et 25 francs se paie 1 fr. par semaine.

— 50 — — 2 —
— 75 — — 3 —

L'achat de 100 francs se paie 1 fr. par semaine

— 150 — — 5 —
— 200 — — 6 —

Pour les achats supérieurs à 200 francs, on traite de gré à gré avec la Direction.

Bien que vendant aux mêmes prix que les premières Maisons de comptant, les Magasins **A LA FRANCE MODERNE**, pour prouver la puissance de leur organisation, feront un rabais de 5 0/0 sur tout achat au comptant.

L'entrée des Magasins étant entièrement libre, nous invitons vivement les personnes désireuses d'entrer en relations avec la Maison, à venir se renseigner avant d'acheter.

Expédition franco en province de tout achat au-dessus de 25 francs

Toutes réclamations, échanges, etc., devront être faits dans le délai de 48 heures. — Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser aux bureaux, rue de la Bourse, 6, au premier, au-dessus de l'entresol. — Magasins et Bureaux ouverts de huit heures du matin à huit heures du soir, Dimanches et Fêtes, jusqu'à midi. — Toutes les Marchandises sont marquées en chiffres connus.

BRASSERIE FLAMANDE
RESTAURANT OUVERT TOUTE LA NUIT
RENAUD J^{ne}
10, Rue Jean-de-Tournes, 10
LYON — Près la place de la République — LYON
Huitres, Ecrevisses, Escargots, Terrines de Foie gras

LES PROCÉDÉS INSTANTANÉS
SONT LES SEULS EMPLOYÉS
PAR
F. CHARDONNET
PHOTOGRAPHE
6, Place Bellecour
Rez-de-chaussée

M^{me} CLAUDIA
Somnambule infallible
sur maladies, événements de la vie, etc.
Cartes et Lignes de la Main
PRIX MODÉRÉS — DISCRÉTION
4, rue Centrale, au 3^{me}
PRÈS LA PLACE ST-NIZIER
CORRESPONDANCE

M^{me} Veuve YVERNAT
Rue du Viel-Renversé, 3, angle de la rue du Doyenné (St-Georges)
LYON
ACCOUCHEUSE
Tient des Pensionnaires. — Chambres indépendantes. — Discretion assurée.
Renseignements par correspondance. — PRIX MODÉRÉS.

CHLOROSE ET LEUCORRÉE PERTES BLANCHES

guéries rapidement par l'emploi de l'ELIXIR AMÉRICAIN au robinia, composé du Dr Villarroto de Guatemala. — Dépôt dans toutes les pharmacies et à Lyon, pharmacie L'AVOCAT, 42, rue Ferrandière, et à Paris pharmacie Moppert, 51, rue du Temple. — Prix du flacon, 4 francs.

CRÈPE ÉLASTIQUE DE SANTÉ OS.

Élégant, hygiénique, irrétrécissable
RECOMMANDÉ PAR LES CÉLÉBRITÉS MÉDICALES

En Vente dans les principales Maisons de Bonneterie et Chemises

DEPOT : A. JULHE, 32, rue Ferrandière, LYON

Chez tous les Coiffeurs
LE
CAPILLOPHILE
Régénérateur infallible des Cheveux
et de leur couleur

EMPLOYEZ-LE AVEC CONFIANCE

Si vos cheveux tombent.

Si vos cheveux grisonnent.

Si vous avez des pellicules.

Si vous avez des démangeaisons.

Si vous voulez faire revenir les

cheveux tombés.

Si vous voulez avoir une

chevelure belle, longue,

soyeuse et abondante.

RESTAURANT FERRIER

3, rue du Bat-d'Argent et rue de l'Arbre-Sec, 10, au 1^{er}

REPAS A LA CARTE - PENSION BOURGEOISE

PRIX MODÉRÉS

—
DÉJEUNER ET DINER

à 2 fr., 2 fr. 50, 3 fr. et au-dessus

—
CACHETS

DÉJEUNER, 1 fr. 60. — DINER, 1 fr. 90

—
Écritures publiques et privées.

M^{me} LÉONIE, rue Childebert, 4.

EN VENTE
LE CICÉRONE
de l'Étranger à Lyon
CONTENANT LA
NOMENCLATURE DES RUES, AVEC LEURS TENANTS & ABOUTISSANTS
INDICATEUR
Du service des Tramways et omnibus de Lyon et de la banlieue et des Voitures
extra-muros, Chemins de fer
PRIX : 10 CENTIMES
A l'Agence Victor FOURNIER, rue Confort, 14
ET CHEZ LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

VENTE AU DÉTAIL ET EXPÉDITIONS AU DEHORS
DE TOUTES LES
EAUX MINÉRALES NATURELLES
Françaises et Étrangères
ENTREPOT GÉNÉRAL : 5, place des Célestins (Angle rue des Archers)
LYON
Dépôt unique à Lyon, des produits alimentaires au gluten pur pour les diabétiques, de la
Maison DURAND LAPORTE, de Toulouse.

AU BAT-D'ARGENT
Grande Maison de Blanc
ET
LINGE CONFECTIONNÉ
9, Rue de la République, 9

AFFAIRES EXCEPTIONNELLES

VITRAUX couleurs, dessins et coloris nouveaux, à..... 0 65

150 pièces ÉTAMINE et Algérienne rayée crème rouge- 0 35

bleue, à.....

COUVERTURES (écot couleur, pour lits ordi- 3 50

naires, à.....

SERVIETTES (œil de perdrix pour toilette, la serviette 0 60

ouïe, à.....

TOILE blanche pour draps, largeur 1^m05, à..... 0 95

DRAPS toile 8/4 pur fil, avec guirlandes brodées dans toute la 19 »

largeur.....

FLANELLE de santé..... 0 95

9, Rue de la République, 9

THEATRE BELLECOUR

SALLE INDIENNE

Ouverture de la Saison d'Été

LA CÉLÈBRE TROUPE RUSSE

Composée de huit personnes

M^{mes} REBECCA, GIVRE, LAVAL ET MARENGO

M^{lle} JOSEPHA

Comique excentrique du Palais de Cristal de Marseille

M^{lle} DESCAMPS

Chanteuse genre Créole, de la Scala

M. FORT

Comique marqué du Théâtre des Célestins

M^{lle} HERMOSA

Chanteuse de genre, de l'Alcazar

M. MARCK

Premier comique en tous genres, ancien artiste des Célestins et des Nouveautés de Paris

M. FRANCISQUE HUSSON

Comique excentrique des Concerts de Paris

M. TOURNIER

Baryton

M. DURAND

Chanteur Comique de genre

M^{me} FRANCK

Première Soubrette

M^{me} BLANCARD

Deuxième Soubrette

Romances, Chansonnettes, Duos, Opérettes, Ballet

A l'Étude : La Botte de mon Père. — Ba-ta-clan. — Deux Vieilles Gardes. — L'Enfant du Chemin de fer. — Les Noces de Jeannette